

***Poisson d'or*¹ : déconstruction généalogique et construction identitaire**

Dr. Mike Olivier Kouakou

Université Charles de Gaulle Lille 3, France

Résumé: *The characters from Le Clezio's novels, with their great mobility and nomadism, cross frontiers and refuse all forms of belonging based on conventional and conformist values. That non-belonging raises the problem of family inasmuch as this one Le Clezio represents goes against traditional foundations of genealogy and identity. Moreover his novels' characters essentially young are deprived of paternal and maternal supports. Present study examines Le Clezio's singular family representation and broadens our thought to the modalities of subjacent and hybrid identity.*

Mots-clés: *Identité, généalogie, famille, universel, frontières*

Le principe de mouvement dans lequel sont engagés les personnages de Le Clézio dans l'ensemble de son œuvre soulève la question de l'appartenance à une famille, et au-delà à une tribu ou à une nation avec leurs spécificités coutumières et culturelles qui fondent leur identité. Pertinente, cette question l'est d'autant plus que dans l'ensemble de son œuvre les personnages, franchissant les frontières du monde entier, ne cachent pas leur volonté de jouir d'un environnement familial. Mais il s'avère que la famille telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de Le Clézio tend à réfracter les fondements traditionnels de la généalogie qui appelle nécessairement la présence d'un père et d'une mère par lesquels l'individu s'identifie et se réclame d'un groupe ou d'une nation. Ce qui n'est pas le cas dans la mesure où les personnages de Le Clézio, en effet, sont privés de ces deux appuis. Partant de ces constatations, nous voulons nous interroger sur ce qu'est alors la famille chez Le Clézio, les moyens mis en œuvre pour la représenter et par-delà montrer comment il aborde la question de l'identité, à travers son œuvre.

On observe une récurrence des termes « famille » et « filiation » dans la définition de l'Etat civil qui, lui-même, est intimement lié à la question d'identification ou, plus largement, de l'identité d'un individu. La famille en effet est le socle des sociétés, elle repose sur des liens de parenté qui comprennent avant tout le père, la mère et les enfants qui sont de ce fait frères et sœurs, avant de s'élargir à travers ses ramifications à des sphères plus étendues comme le clan, la tribu ou encore la nation, la religion. Appartenir à une famille donc, c'est avant tout justifier des liens de parenté, c'est prétendre à l'un des titres fondateurs de la famille, à savoir être soit le père, soit la mère, soit l'enfant. Identifier un individu revient donc à remonter sa filiation et indiquer de qui il est le fils ou le frère avant d'aborder éventuellement les questions de tribu, de nation, de société et de religion. On ne peut donc évoquer la question identitaire sans recourir à la notion de généalogie dans la mesure où l'une sert de pilier à l'autre.

En partant de ces définitions, la déconstruction généalogique apparaît comme le bouleversement du processus de filiation ou de la composition familiale. Or ce procédé de non-généalogie est justement perceptible au niveau de la présentation des personnages dans *Poisson d'or* de Jean-Marie Le Clézio.

« Quand j'avais cinq ou six ans, j'ai été volée. Je ne m'en souviens pas vraiment [...] C'est Lalla Asma qui m'a achetée. » (*Poisson d'or*, p. 11)

C'est en ces termes que le personnage Laïla se présente dès la première page du livre. Cet aveu révèle la vraie nature des liens qui unissent la jeune fille à Lalla Asma qu'elle considère cependant comme sa grand-mère comme si celle-ci était la mère du père ou de la mère de Laïla. Les deux femmes sont donc unies par des liens d'esclave à maîtresse, l'esclave se définissant comme une personne qui n'est pas libre de condition du fait de la captivité ou de la vente dont cette personne a fait l'objet. C'est donc un personnage arraché à son espace

naturel. D'ailleurs elle présente cet événement dans le livre en des termes très vagues qui laissent supposer qu'elle a une connaissance très approximative de sa propre personne et de son passé, particulièrement du moment où elle a été enlevée : « Quand j'avais cinq ou six ans. »

Certes dans le texte il est indiqué que le personnage disposait de quelques indices (l'oiseau, la clarté, l'arbre, les boucles d'oreilles issues de sa tribu que sa maîtresse lui destine. Ce sont là autant de pistes sérieuses pour remonter jusqu'aux siens, mais ce sont des données insuffisantes pour reconstituer toute sa généalogie puisque elles viennent toutes buter sur le mystère qui entoure ses origines. Que sait-on d'elle ? En tout cas pas plus qu'elle en sait elle-même :

[...] Je ne connais pas mon vrai nom, celui que ma mère m'a donné à ma naissance, ni le nom de mon père, ni le lieu où je suis née. Tout ce que je sais, c'est ce que m'a dit Lalla Asma, que je suis arrivée chez elle une nuit, et pour cela elle m'a appelée Laïla, la Nuit. (p. 11)

Or le nom, celui des parents et le lieu de naissance sont généralement décisifs dans l'identification de l'individu. Comme le nom porté par Laïla semble dater de son arrivée au Mellah, il constitue une sorte de nom de circonstances, de sorte qu'il ne fait que renforcer le mystère presque total qui entoure son identité réelle et celle de ses parents. Laïla vit donc en dehors des normes sociales qui régissent d'ordinaire la question de l'identité. D'ailleurs quand à la fin du texte la jeune fille croit avoir retrouvé le lieu où elle a été enlevée, elle apparaît alors comme une étrangère et ne reconnaît personne qui puisse la souder de nouveau avec la chaîne familiale. Elle porte une identité qui n'est pas la sienne. A cela s'ajoute le nomadisme du peuple Hilal, dispersé dans le monde auquel elle croit appartenir. Tous ces éléments constituent naturellement un obstacle à l'élaboration d'une généalogie fiable. Dès lors le personnage ne peut que faire son deuil d'un hypothétique passé ancestral.

Au guide que j'ai engagé à l'hôtel, dit Laïla, j'ai voulu poser pour la première fois la question que je garde dans ma bouche depuis si longtemps : « est-ce qu'on a volé un enfant, ici, il y a quinze ans ? » Mais je n'ai rien dit. De toute façon, je savais qu'il n'y avait pas de réponse [...] Les gens ici, les gens que je vois, et ceux des villages que je ne vois pas, ils appartiennent à cette terre, comme je n'ai jamais appartenu nulle part. Ils font la guerre, certains viennent prendre une terre qui ne leur appartient pas, creuser des puits là où ce n'est pas à eux. (p. 296)

Il est clair qu'avec le personnage de Laïla, le code génétique de parenté est irréversiblement rompu et donne lieu ici à un cas de bouleversement du cadre de la famille, laquelle repose avant tout sur des critères génériques de consanguinité. A travers le contact avec la terre qui l'a peut-être vu naître, Laïla recherche une substitution métonymique à une figure maternelle absente : « Ici, en posant ma main sur la poussière du désert, dit Laïla, je touche la terre où je suis née, je touche la main de ma mère. » (p. 298). Touche-t-elle ainsi sa généalogie ? Pas si sûr dans la mesure où la terre est vaste et change couramment de main en raison des conflits que se livrent plusieurs peuples pour son contrôle. Les populations qui l'occupent au moment du voyage de Laïla peuvent ne pas être celles qui y étaient au moment de son enlèvement et auxquelles appartient sa famille, la famille pouvant être elle-même appréhendée comme le conservatoire de mémoire ancestrale permettant à l'individu de se situer dans l'Histoire et de construire sa propre identité.

Devant un tel exemple de désaffection, on en vient à se demander comment est-il alors possible d'élaborer une identité si tant est que toute identité doit s'inscrire dans le cadre d'une appartenance familiale. Pour essayer de répondre à cette interrogation, nous nous proposons de partir de cette réflexion du philosophe Jean-Marie Guéhenno :

L'incertitude actuelle des institutions politiques, et donc de la géopolitique qui analyse leurs rapports, disait-il, tient de l'incertitude qui affecte notre identité même. Il faut un grand effort de l'esprit pour ne

pas s'enfermer dans une identité unique et exclusive, pour accepter d'être à la fois un homme privé, et le citoyen de sa ville, de sa province, de sa nation, de l'empire. Il faut beaucoup de force d'âme pour accepter de vivre une vie problématique, tendue entre plusieurs aspirations plutôt qu'installée dans le confort d'une seule idée simple, nationaliste, ethnique, ou religieuse².

Pour Jean-Marie Guéhenno donc, le contexte actuel de mondialisation avec ses mouvements croissants de migration, s'accommoderait mal à la définition d'une identité *monologique*, qui se refermerait sur les individus. En revanche, l'ouverture sur les autres et aux autres constituerait un meilleur rempart contre les défis actuels. Car toute revendication d'appartenance identitaire s'inscrit avant tout dans un rapport à d'autres formes d'identité.

Et c'est justement dans ce schéma que semble s'inscrire les personnages de Le Clézio. Ils n'ont pas d'espace figés auxquels ils s'attachent indéfiniment. Ils n'ont pas de territoire sinon une singulière représentation d'éléments, simples, dérisoires et précaires. Les origines énigmatiques de la jeune fille donnent lieu une multiplicité des possibles identitaires. Son parcours qui s'apparente à une quête initiatique, n'en reste pas moins identitaire en ce sens qu'il permet au personnage privé de filiation dès les premières pages, de retrouver une identité en perpétuelle recomposition. Dans le texte de Le Clézio, il y a une forme de déstructuration des cellules familiales dans leur composition traditionnelle, et leur remplacement par des familles hybrides. Cette hybridité, concept essentiel au postmodernisme dont elle est presque définitoire, trouve sa justification dans les différents liens qui se nouent pour donner ces familles à contre-courant des normes admises par la société. Avec Laïla, l'appartenance comme l'identité ne s'instituent pas, d'un seul coup, du seul fait de la naissance et de l'inscription dans une lignée parentale. Au contraire, la famille s'élabore sans référence à des données traditionnelles, laissant place au seul critère d'humanité. Laïla, arrachée à sa famille, parvient à attacher à d'autres personnages, à fonder une autre famille et une autre identité mouvante.

Dans le texte, si le personnage de Lalla Asma a acheté la jeune Laïla arrachée à ses père et mère, les liens entre les deux protagonistes vont par la suite connaître un renversement. Destinée en principe aux tâches quotidiennes et à un traitement des plus rudes, qui participent de la condition d'esclave, Laïla jouit d'un traitement de faveur, celui d'une grand-mère envers sa petite fille, situation qui ne peut d'ailleurs que déchaîner la haine et la jalousie des personnages de Zohra et Abel. On dirait donc que Lalla Asma ne s'est pas offert une esclave, mais qu'elle s'est acheté plutôt la petite-fille qu'elle n'a pu avoir. Signalons d'ailleurs au passage la parenté onomastique entre les deux personnages : Laïla / Lalla. « Je ne suis pas orpheline, Lalla Asma est ma grand-mère » (p. 15), se défend la jeune fille lorsque Zohra tente de lui dénier la parenté avec la vieille dame. D'ailleurs le terme de « maîtresse » dont se sert bien souvent Laïla pour désigner Lalla Asma subit lui aussi une déviation sémantique dans la mesure où il n'exprime plus le processus d'achat ou d'assujettissement qui confère à l'une le rôle de maîtresse au sens où elle possède une esclave, mais renvoie au contraire aux relations du précepteur et de son élève.

Elle voulait que je l'appelle « maîtresse », explique Laïla, parce que c'était elle qui m'avait appris à lire et à écrire en français et en espagnol, qui m'avait enseigné le calcul mental et la géométrie et qui m'avait donné les rudiments de la religion — la sienne où Dieu n'a pas de nom, et la mienne, où il s'appelle Allah. (p. 13-14)

De cet exemple se dégage également une des caractéristiques des personnages de Le Clézio qui compte beaucoup dans l'élaboration des familles hybrides dont nous parlions : leur grande culture liée à l'ouverture d'esprit dont ils font preuve et qui va au-delà de toutes les barrières pour se fondre dans une forme de syncrétisme dont la finalité est l'homme dépouillé de ses particularismes religieux, raciaux et culturels.

Dans le texte de Le Clézio, les personnages sont fondamentalement issus d'horizons divers, ils diffèrent par leur culture, leur religion et leur race. Mais cela ne les empêche pas de s'attacher les uns aux autres et de nouer des liens. Laïla appelle Houriya sa « tante », tandis qu'elle est à son tour désignée par Sara comme sa « sœur » et par Tagadirt et Mme Jamila comme leur « fille ». De la même façon, Lalla Asma est un personnage d'emprunt, un personnage faux comme d'ailleurs la plupart des protagonistes, car derrière son identité bien connue de grand-mère arabe au Mellah, se dissimule une autre, sans doute la vraie. Elle est en réalité d'origine juive espagnole avec comme religion le judaïsme qui ne reconnaît à Dieu aucun nom comme l'indique Laïla dans le passage que nous venons de citer. Même le nom sous lequel la grand-mère se fait appeler, Lalla Asma, alors qu'elle se nomme en réalité Azzema, laisse penser qu'elle est plutôt d'origine arabe et donc probablement musulmane. Ce nom d'emprunt s'explique selon Laïla par l'attachement du personnage au Mellah en plein territoire arabe, surtout à une époque très sensible où les communautés arabe et juive sont en conflit ouvert au Moyen Orient. Choisir le nom de l'adversaire dans un tel contexte peut apparaître certes comme une ruse pour ne pas avoir à s'exiler, mais il peut aussi - surtout ici, dans le cas de Lalla Asma - être appréhendé comme une raison de cœur, l'expression d'un attachement à la fois géographique et sociologique.

Quoi qu'il en soit, l'intention du romancier, à l'évidence, est de mettre en valeur un personnage pour qui les différences de religion et de race ne comptent pas, car sa « grand-mère » traite Laïla avec beaucoup d'humanité comme sa propre petite fille, alors que celle-ci est manifestement musulmane et de surcroît issue d'un peuple d'Afrique noire. Entre d'une part Lalla Asma et le Mellah, et d'autre part, elle et Laïla subsistent donc deux traits de différence que sont la race et la religion qu'on n'aurait pas hésité sous d'autres cieux à exacerber.

Dans cet exemple, ces différences fondamentales sont pour ainsi dire congédiées par l'éducation que la vieille femme se propose de donner à l'enfant et qui prend en compte non seulement sa culture et sa religion personnelles, mais également de celle de la jeune fille, ainsi que l'éducation occidentale. De toute évidence, l'objectif de sa maîtresse n'est pas de détourner le personnage de Laïla de ses origines puisqu'elle lui donne dès leur rencontre un nom qui s'accommode assez bien avec les pratiques religieuses de son milieu, avant de lui montrer plus tard les boucles d'oreilles qui lui permettront de lever un coin de voile sur la prétendue identité du peuple auquel elle appartenait avant d'être enlevée. Du reste, la jeune fille ne manifeste guère le désir de courir s'enfermer dans cette identité, comme si toute l'aventure qu'elle aura vécue au Mellah n'avait été qu'une parenthèse, une sorte d'égarement. Au contraire, elle continue d'appeler la vieille femme « grand-mère » - « Je m'occuperai bien de vous, grand-mère, je ne laisserai personne vous approcher, surtout pas Zohra (p.28) » De cette façon donc Laïla acquiert une identité nouvelle qui conjugue à la fois les valeurs et les données de sa lointaine terre natale et la personnalité que lui confère l'éducation occidentale reçue chez Lalla Asma.

Avec Laïla, il ne s'agit donc pas, même quand elle s'interroge sur les vestiges de sa filiation, de remonter le temps passé,

de s'efforcer, comme dirait Michel Foucault, de recueillir l'essence exacte de la chose, sa possibilité la plus pure, son identité soigneusement repliée sur elle-même, sa forme immobile et antérieure à tout ce qui est externe, accidentel et successif. Rechercher une telle origine, c'est essayer de retrouver « ce qui était déjà », le « cela même » d'une image exactement adéquate à soi ; c'est tenir comme adventices toutes les péripéties qui ont pu avoir lieu, toutes les ruses, et tous les déguisements, c'est entreprendre de lever tous les masques, pour dévoiler enfin une identité première³.

Quand Laïla revient, elle ne retrouve pas ses parents dont d'ailleurs elle semble n'avoir gardé aucun souvenir, mais sa quête est plutôt guidée par ce désir de retrouver ce lieu où elle est née de façon à se débarrasser de ce passé d'enfant bâtarde qu'elle semble

injustement porter. Sa démarche n'a pas pour objet, de montrer qui elle est, mais plutôt d'indiquer d'où elle vient. Foum-Zguid qu'elle retrouve fait partie de son histoire, elle lui restera attachée sans doute, mais il ne peut la retenir puisque aucun élément dans le texte ne permet de confirmer qu'elle y est née, sans parler des doutes qu'elle émet par ailleurs sur l'effectivité des circonstances de son enlèvement. « Tu es comme moi, Laïla. Nous ne savons pas qui nous sommes. Nous n'avons plus notre corps avec nous. » (p. 171), lui dit Simone, un jour où elle lui a confié qu'elle ne savait pas qui elle était ni d'où elle venait. Remarquons au passage que Simone est d'origine haïtienne, une nationalité qui elle-même est problématique en raison de la complexité de l'histoire de cette île dont les racines sont implantées dans le continent africain sans toutefois qu'il soit possible de déterminer avec exactitude les pays ou les royaumes d'attache, parce que Haïti comme bien d'autres îles a été fondée par d'anciens esclaves ou fils d'anciens esclaves eux-mêmes arrachés à leurs terres africaines et vendus en captivité aux planteurs américains. De plus, Simone comme le précise Laïla ressemble à une Egyptienne et chante en français, parfois en créole, une langue qui s'est d'ailleurs élaborée à partir d'autres langues issues de plusieurs horizons, et, insiste-t-elle, avec des mots africains. Ce sont là autant d'éléments qui ajoutent à la complexité de la détermination exacte de l'identité du personnage. Mais ces éléments indiquent en même temps le caractère multidimensionnel de la culture du personnage et, au-delà, son identité. Les propos de Simone ne sont donc pas une forme de dénégation

Le désir de Laïla de partir de par le monde après avoir touché la terre, est une autre aventure qui implique l'affranchissement vis-à-vis des frontières contraignantes et claustrales des pays. Elle se lance ainsi comme son ancêtre Bilal que le prophète, dit-elle, a libéré et lancé dans le monde, dans l'univers plus étendu de la liberté où s'estompent les considérations identitaires individuelles. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les propos de Simone rapportés plus haut. Toutes les deux ont certes été directement –le cas de Laïla – ou indirectement – Simone – enlevées, mais elles ont compris qu'il faut se conformer désormais à l'environnement que le destin leur a légué, se fondre dans le moule d'une culture et d'une identité universelles.

Ce voyage que le personnage effectue vers le Sud d'où elle a été enlevée pour le Mellah n'est pas, comme on pourrait le penser dans bien de cas, le mythe de l'éternel retour aux origines qui permet d'interroger les vestiges enfouis au fil du temps d'une ascendance dont pourrait émerger l'identité du personnage :

Je ne cherchais pas des souvenirs, ni le frisson de la nostalgie. Pas le retour au pays natal, d'ailleurs je n'en ai pas. Ni les deux rives. Ma rive, à présent, c'est celle du grand lac bleu sous le vent froid du Canada. C'était plutôt un fil qui se tendait jusqu'au centre de mon ventre et qui me tirait vers un endroit que je ne connais pas. (p.294)

De plus, les Hilal sont un peuple nomade et le fait d'avoir habité Foum-Zguid et d'avoir donné naissance à Laïla ne fait pas d'eux des populations sédentaires. Au contraire, ces hommes marchent toute leur vie sur des étendues sans fin de sable comme si leur destinée est inscrite au cœur de cette mobilité permanente.

En affirmant leur non appartenance à un espace déterminé, Simone, Laïla, Lalla Asma, Houriya jettent les bases d'une élaboration d'une identité hybride qui est l'émanation d'un nouveau concept identitaire. Cela sous-entend qu'elles sont une nouvelle classe de personnes dont les liens transcendent les clivages raciaux, religieux et géographiques pour composer un nouveau type de famille un peu à l'image de celle de Le Clézio qui disait, lors d'un entretien au *Magazine littéraire* :

Nous sommes de partout, disait ce dernier, nous n'appartenons à aucun endroit, nous nous arrêterons un jour quelque part mais nous ne savons pas où. Après la rupture familiale, tous les enfants de cette

famille sont partis un peu partout dans le monde [...] Le monde était devenu leur résidence. Ils n'étaient de nulle part excepté de ce lien/lieu qu'ils entretenaient par lettres⁴.

En parcourant les différents continents, les personnages de *Le Clézio*, à l'image des membres de sa propre famille, font du monde entier un seul pays dont ils sont les ressortissants.

C'est au nom de ces mêmes considérations que Laïla et Houriya s'unissent pour tenter ensemble l'aventure de l'Europe alors que l'une est noire aux origines très incertaines, et que l'autre est venue d'un village berbère très éloigné, dont le nom n'est même pas précisé. Dans cet univers, il n'y a plus que l'homme tel qu'il se présente, dans sa plus simple expression. Rien ne rapproche davantage ces personnages que cette volonté de briser les frontières de la différence et partir comme des sœurs à travers le monde. Laïla choisit de s'en aller avec Houriya alors qu'elle aurait bien pu librement aller à la recherche des siens et se munir de son identité quand les relations avec Tagadirt s'étaient dégradées.

Pour la première fois, dit-elle, j'ai eu envie de partir, très loin. Partir à la recherche de ma mère, de ma tribu, au pays des Hilal, derrière les montagnes. Mais je n'étais pas prête. Peut-être que tout ça n'existait pas, que je l'avais inventé, en regardant mes boucles d'oreilles. Cette nuit, je me suis blottie contre Houriya [...] (p. 94)

A quoi peut bien servir de se lancer sur les traces d'un peuple dont le mouvement constitue le premier principe de vie ?

En choisissant Houriya au détriment de sa famille naturelle, Laïla revendique a priori l'identité berbère de celle qui, comme les autres au fondouk, l'avait appelée « princesse » et qui n'hésite pas dans d'autres circonstances à la présenter en des termes un peu provocateurs. « C'est Oukhti, ma petite sœur, dit-elle. N'est-ce pas qu'elle me ressemble ? » (p. 45)

C'est également au nom de cette identité transfrontalière que El Hadj aveugle, décide de lui remettre sans qu'elle l'eût demandé les pièces justificatives de l'identité de sa petite fille. En raison de son handicap, le vieil homme n'a jamais pu découvrir le visage de Laïla, vraisemblablement, il ne lui demande rien de son identité, mais cela ne l'empêche pas de retrouver en elle sa petite fille et donc de l'adopter. En le faisant, il lui donne sa chance, non pas de retrouver une identité quelconque, mais de parcourir le monde à l'aide de ce document falsifié qui ouvre les portes : « Il m'appelait Marima, dit Laïla parlant de El Hadj, pas parce qu'il perdait la tête. Parce que c'était tout ce qu'il voulait me donner, un nom, un passeport, la liberté d'aller. » (p. 218)

A travers cet acte de générosité, on peut aussi lire une volonté du vieillard de déprécier ce document souvent présenté comme le principal élément justificatif de l'identité de l'individu alors qu'en réalité, il n'apporte pas tous les éléments nécessaires de reconnaissance de son détenteur. A preuve il est remis à Laïla sans aucune crainte parce que « pour les Français, lui dit Hakim, tous les Noirs se ressemblent ». C'est donc un geste parodique qui remet en cause toute la valeur accordée aux documents d'identité. Mais c'est aussi un geste de défiance qui renverse toutes les barrières de différence dressées par des conventions. Dans tous les cas, cette carte confère à la jeune fille une identité française et lui permet de porter désormais le nom de Marima Mafoba sous lequel elle s'embarque pour l'Amérique.

Il paraît plus convenable de parler ici d'identité au pluriel dans la mesure où elle varie au gré des déplacements de la jeune fille et selon son interlocuteur. « Quand il pose des questions sur ma famille, reconnaît la jeune fille, j'écris des noms qu'il lit avec attention, comme une énigme : Nada, Sara, Anna, Magda, Malika. Il croit que je suis mexicaine, haïtienne, peut-être guyanaise. » (p. 289)

Toute revendication identitaire n'est possible que dans le cadre d'un positionnement par rapport à l'autre, on ne se découvre qu'à travers l'autre. Mais avec l'exemple de Laïla dans le texte de *Le Clézio*, la quête de soi peut s'inscrire dans un processus d'empathie. Laïla

occupe ici les identités successives de toutes les personnes qu'elle rencontre - même si elle les abandonne après - auprès desquelles elle retrouve toute la tendresse et l'intimité d'un cadre familial qui rompt toutefois avec toute forme de conservatisme identitaire. Avec elle donc l'identité est dynamique, changeante à souhait, fortement liée aux mouvements du personnage, car comme le disait Olivier Weber, « Le voyage est aussi l'édulcoration d'une mélancolie ou la quête de soi, ce qui est souvent la même chose »⁵.

Dans ce cas alors, le fait que le personnage ne retrouve pas les traces de sa filiation ne lui est pas préjudiciable dans la mesure où la jeune fille ne se sent pas profondément redevable à cette terre qui l'aurait sans doute contrainte à la soumission à un cadre familial coulé dans une forme de protectionnisme identitaire, car comme on a coutume de le dire, on ne choisit pas sa famille. Làïla elle, la choisit, mieux disons la multiplie à l'infini à l'image de ses nombreux voyages et s'incarne dans l'histoire personnelle de chaque personnage. Quand El Hadj lui raconte l'histoire de son pays lointain, elle y découvre le récit de sa propre vie, quand Juanico lui annonce que Brona vend son bébé, elle s'entend raconter l'histoire de la vente dont elle a elle-même été victime, et quand elle découvre *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon dont elle fait son livre de chevet, elle voit s'y refléter sa propre existence.

Les exemples dans l'œuvre sont nombreux qui montrent que les personnages de Le Clézio, en franchissant les frontières du monde entier et autres « ghettos d'exclusion »⁶, selon les termes de Salman Rushdie, font tomber les barrières de l'identité étriquée d'une « culture occidentale trop monolithique »⁷ encore à la traîne vers une éclosion identitaire universelle où chaque spécificité apparaît comme un enrichissement. L'identité dans l'œuvre de Le Clézio fait place à un véritable processus de décomposition et de recomposition.

Notes

[1] Le Clézio, J.-M., *Poisson d'or*, Paris, Gallimard, 1997.

[2] Guehenno, J.-M., « L'après guerre froide », *Magazine littéraire* n°312 juillet/août 1993, p. 28.

[3] Foucault, M., « Nietzsche, la généalogie, l'histoire » dans *Dits et écrits 1954-1988 par Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994, t. II, p. 138. Selon lui, le refus de Nietzsche de considérer la généalogie comme la simple recherche de l'origine réside dans le fait qu'en le faisant, on est amené à vouloir restituer les choses dans leur réalité première alors que pour lui la généalogie devrait pouvoir permettre de remonter les erreurs et autres accidents de parcours qui ont permis à cette chose d'être.

[4] In Cortanze, G., « J.M.G Le Clézio : mon père l'Africain » [Entretien avec Le Clézio], *Magazine littéraire* n°430 avril 2004, p. 69.

[5] Weber, O., « Le goût des origines », *Magazine littéraire*, n°432 juin 2004, p. 45.

[6] Rushdie, S., *Patries imaginaires*, Paris, C.Bourgois, 1993, p.79.

[7] In Tirthankar, C., « La langue française est peut-être mon véritable pays » [Entretien avec Le Clézio], *Label France*, n° 45, décembre 2001, sur le Site de France Diplomatie,

http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/article_imprim.php3?id_article=21647, dernière consultation le 26 novembre 2009.

Références bibliographiques

Cortanze, G., « J.M.G Le Clézio : mon père l'Africain » [Entretien avec Le Clézio], *Magazine littéraire*, n°430, avril 2004, p. 68-70.

Foucault, M., « Nietzsche, la généalogie, l'histoire » dans *Dits et écrits 1954-1988 par Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994, t. II, p. 138.

Guehenno, J.-M., « L'après guerre froide », *Magazine littéraire*, n°312, juillet/août 1993, p. 27-28.

Le Clézio, J.-M., *Poisson d'or*, Paris, Gallimard, 1997.

Rushdie, S., *Patries imaginaires*, Paris, C.Bourgois, 1993.

Tirthankar, C., « La langue française est peut-être mon véritable pays » [Entretien avec Le Clézio], *Label France*, n° 45, décembre 2001, sur le Site de France Diplomatie, http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/article_imprim.php3?id_article=21647, dernière consultation le 26 novembre 2009.

Weber, O., « Le goût des origines », *Magazine littéraire*, n°432, juin 2004, p. 45.